

Le chien, lui, ne voit pas la misère. Il a un maître,
c'est tout.

Si celui-ci demeure dehors, assis sur une valise toute la journée,
près d'un petit gobelet rose, (la valise est verte),
le chien, lui, trouve cela naturel,
un peu comme les enfants qui naissent dans une famille bizarre.
Le sentiment du bizarre jamais ne les effleure.
Ce sont les gens dits normaux qui le sont,
bizarres.

Le chien, lui, est habitué, la nuit, à se blottir
tout près des grilles du métro. Vivre
à la belle étoile par n'importe quel temps
ne lui semble ni incongru, ni injuste,
indigne encore moins. Il vit
sa vie de chien auprès de l'homme
qui, faute de mieux, le nourrit.

Le chien, lui, vit. Si jeune, si frais,
le poil blanc, quelques touffes
de gris. Un petit chien
qui fait fête à son maître
lorsqu'il revient, voûté sur sa canne vernie.
L'homme s'est relevé et s'est dérouillé les jambes
tout autour de cette ébauche de lieu, sur le trottoir. Le chien
garde la valise, enroulé, blotti, sur une sorte de tissu épais.
Le maître lui parle, sur lui se penche. Le chien
se lève, glapit, remue la queue et se dandine
d'affection. Le vieux,

tout ému, la bouche en cœur,
le caresse. Le chien
s'enroule sur sa main. Il aime
ce moment qui, pour lui, n'a pas de passé, ou si peu.

La vie dans l'instant s'estompe.

Je passe. Le campement, la scène
disparaissent. Je vois encore le chien,
sa tendre vie d'animal,
dehors. Et la caresse,
la suspension de l'instant dans la caresse.
Ni passé ni avenir. Ce moment.
L'absorption de la vie entière
dans ce moment, unique,
à chaque fois.



3 décembre 2013 - 8 juillet 2014.

- 201 -

Numéro 6

2015







Guy Braun, *Promenade*, cinématogravure.
(D'après *Une homme et une femme* de Claude Lelouch.)
Carborundum, pointe sèche.